septembre, nous arrivions à la Mission de la Nativité sur les bords du beau lac Athabaska.

(*Missions catholiques.*)



LETTRE DU R. P. BREYNAT.

Noël à la Mission des Sept-Douleurs.

La plupart de nos *Mangeurs de caribous* devaient, malgré la distance, venir pour la *Prière de la nuit*. Malheureusement, comme le caribou se faisait attendre et que les provisions commençaient à manquer, ils ont dû venir trois semaines plus tôt. Je ne m'en plains qu'à demi, car s'ils étaient venus tous à la fois, c'eût été trop pour ma chétive santé. Je n'en ai eu qu'un petit nombre, mais assez pour m'imposer une semaine de repos. Un Mangeur de caribous donne autant et plus de travail que dix blancs des *grands pays;* non pas qu'il ait la conscience plus chargée, loin de là; mais le *Priant*, c'est son père, et il tient à profiter des quelques jours où il peut le voir pour causer avec lui, s'instruire, le mettre au courant de ses petits succès, de ses projets pour l'hiver, et aussi pour quêter un peu, sans quoi il ne serait pas bon montagnais.

Les quelques familles qui prennent part à la fête viennent du côté du Sud, région riche en fourrures, mais pauvre en fait de provisions. Aussi nous arrivent-elles avec de belles peaux d'ours, de castors et autres animaux de prix, mais n'ayant rien à se mettre sous la dent. Elles auraient même dû souffrir de la faim, si elles n'avaient eu la bonne idée d'envoyer en avant deux jeunes gens qui vinrent nous avertir de l'urgence de leur besoin.

Une fois ici, s'ils n'ont pas tout le confortable qu'ils pourraient désirer, nos montagnais sont toujours assurés de ne pas mourir de faim. Cependant, il y a encore plus

de quinze jours avant la fête, et nous ne pouvons les garder si longtemps. Ici, plus que partout ailleurs, c'est la lutte pour la vie ; chacun doit en avoir sa part. On vient de nous avertir que les caribous ne sont pas loin. Laissant donc leurs familles, les hommes partent aussitôt à la chasse, et, confiants en leurs fusils, ils prennent avec eux leurs chiens pour ramasser le gibier que le bon Dieu va leur donner. En effet, quelques jours après, ils nous reviennent avec de grosses charges, largement suffisantes pour faire vivre leurs familles jusqu'à Noël. Le surplus de la chasse a été mis en réserve le long du chemin : ce sont des provisions assurées en attendant de rejoindre les caribous après la fête.

Nous voici à la veille de Noël ; journée splendide ! Il ne m'est guère permis d'en jouir, mais les consolations que je goûte dans l'exercice de mon ministère m'en dédommagent amplement : c'est le prélude de celles que j'éprouverai à minuit, en distribuant la sainte communion à environ quatre-vingts de mes ouailles, c'est-à-dire à tous ceux qui sont en état de communier. Ici pas de retardataires.

Cependant onze heures ont sonné à notre pendule ; en même temps, notre petite cloche avertit nos gens que l'heure approche et qu'il est temps que chacun fasse sa toilette. Déjà notre petite salle se remplit. Chacun revêt ses plus beaux habits, et la joie se lit sur les visages. Les enfants jouent avec les bonbons que je leur ai distribués ; les mamans les suivent du coin de l'œil avec une visible satisfaction ; les papas causent en fumant leurs pipes.

Mais quelle est cette pauvre femme estropiée qui entre en se traînant sur les genoux ? Depuis longtemps, elle éprouve dans les jambes des douleurs qui la clouent dans sa loge où elle récite son chapelet, en pleurant,

pendant que les autres viennent assister aux offices. Mais aujourd'hui elle n'a pas voulu qu'on priât sans elle. Dernièrement, le bon Dieu est allé la visiter dans sa pauvre hutte; aujourd'hui, c'est elle qui s'est traînée jusqu'ici pour lui rendre visite. Je l'introduis dans la chapelle, entends sa confession, puis lui donne une place choisie d'où elle pourra contempler à son aise l'Enfant Jésus et s'approcher facilement de la sainte Table.

Voici l'heure : pas un ne manque à l'appel. Les portes de la chapelle s'ouvrent et chacun prend sa place dans une demi-obscurité. Puis soudain l'autel prend feu et s'illumine par enchantement, étalant ses richesses que rehausse l'éclat des lumières. L'ornementation est du cher P BIEHLER, mon compagnon, qui a déployé pour la circonstance tout son talent.

A côté de la sainte Table, voici la crèche : elle est faite en papier imitant des rochers dont les crevasses ont reçu un peu de mousse et quelques petits sapins. L'Enfant Jésus est couché dans la grotte, sur un peu de paille; la sainte Vierge et saint Joseph lui sourient du haut du Ciel; mes Mangeurs de caribous et nous tenons la place à la fois des bergers, de l'âne et du bœuf...

Pendant la messe, tous les chants liturgiques sont enlevés avec entrain. A l'offertoire, on entonne le cantique : *Il est né le divin Enfant*, en montagnais; à la communion : *Le voici l'Agneau si doux*. Il vous aurait fallu entendre ces grosses orgues vivantes, au souffle puissant, chantant la venue de Jésus-Eucharistie dans des âmes bien disposées. Les accords ne sont pas parfaits, mais on sent l'entrain de la foi, et cela est suffisant pour nous remuer profondément le cœur.

Ces bons Mangeurs de caribous sont tellement à leur affaire quand ils chantent, qu'une femme est venue m'avertir, après la messe, qu'elle avait laissé passer la com-

munion sans s'en apercevoir, et que par conséquent elle n'avait pas communié. L'année dernière, la même chose est arrivée à un homme.

Une seconde messe suit immédiatement, pendant laquelle on récite le chapelet entrecoupé des couplets du cantique : *J'entends là-bas dans la plaine*, en montagnais, avec son refrain sonore : *Gloria in excelsis Deo.*

Puis Notre-Seigneur descend de son trône dans l'ostensoir doré pour bénir une fois encore ses enfants. Enfin, pendant qu'Il rentre dans son tabernacle, notre chapelle retentit du psaume de la reconnaissance : *Laudate Dominum, omnes gentes...* et tout le monde se retire pour faire réveillon. Quoi, un réveillon ici ? Et pourquoi pas ? Le commis du Fort a donné à chacun un peu de farine, du sucre et des pommes sèches. Ce n'est pas tous les jours Noël, il faut bien en profiter.

Voulez-vous maintenant savoir comment les sauvages qui n'ont pu venir ici se sont associés à nous ? Vous admirerez la foi de ces braves gens.

Il faut dire d'abord que dans chaque camp, il y a une loge désignée où, le dimanche, tout le monde se réunit pour réciter le chapelet et chanter des cantiques. Quand la Grande-Ourse a marqué minuit, les sauvages se rassemblent donc tous dans cette loge, ornée pour la circonstance. Le plus ancien ou le plus instruit préside la récitation du chapelet précédée et suivie de cantiques de Noël. Dans quelques camps, je ne serais pas étonné que quelque bon vieux ait donné un petit sermon aux plus jeunes. Dernièrement, un d'entre eux m'a dit qu'il le faisait tous les dimanches et il ajoutait simplement : « Ils ont l'air de bien m'écouter et de m'approuver, car ils ont tous la tête baissée et appuyée sur la main ; pas un ne bronche. »

La prière et les cantiques achevés, ils ont dû avoir

aussi leur réveillon, tous ensemble dans la même loge. Je ne sais de quoi se composait le menu. Certainement, ils n'avaient pas gardé le plus mauvais morceau de leur chasse pour la fête. Ils avaient dû mettre en réserve aussi un peu des provisions des blancs, farine et le reste.

Vous voyez qu'il y a du bon chez nos Mangeurs de caribous. Priez un peu pour eux et pour leur missionnaire...

G. BREYNAT, O. M. I.

PROVINCE DU CANADA.

LETTRE DU R. P FAFARD.

Baie d'Hudson. — Voyage à la rivière Wenisk.

Voulez-vous m'accompagner ? Nous irons ensemble en pique-nique le long des côtes de la baie d'Hudson jusqu'à Wenisk où je suis maintenant. C'est, à partir d'Albany, notre résidence habituelle, un trajet de 450 milles.

Une grande partie de la côte que nous allons suivre n'avait jamais été fréquentée par les navigateurs avant cette année.

Ni la Compagnie de la baie d'Hudson (à l'exception de son gros bateau qui vient chaque année d'Angleterre à Moose Factory), ni les sauvages n'avaient encore osé faire ce trajet par eau, soit en petit bateau, soit en canot d'écorce.

Embarquons-nous cependant courageusement. Sans doute, les sauvages nous prédisent force tempêtes et nous chantent sur tous les tons que nous aurons à éprouver les fureurs de la mer. Mais laissons-les dire, ces grands jaseurs ; le temps est chaud, le vent est favo-